

Pour en arriver à croire

Notes de travail sur un cas d'inceste mère-fille et ses implications sur la formation de l'objet pré-transitionnel

To finally come to believe (notes on a case of mother-daughter incest and its consequences on the formation of the pre-transitional object)

Doris-Louise Haineault

Volume 15, numéro 2, novembre 1990

Le réel et la mort dans la situation thérapeutique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031570ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031570ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haineault, D.-L. (1990). Pour en arriver à croire : notes de travail sur un cas d'inceste mère-fille et ses implications sur la formation de l'objet pré-transitionnel. *Santé mentale au Québec*, 15(2), 181-201. <https://doi.org/10.7202/031570ar>

Résumé de l'article

La plupart des textes psychanalytiques afférents à la question de l'inceste supposent que le passage à l'acte s'est déroulé entre un parent et un enfant de sexes opposés. Dans la plupart de ces cas, il s'agit d'ailleurs d'un inceste père-fille (voir, par exemple, les travaux de Julien Bigras). Or, ce n'est là qu'une des quatre virtualités mathématiques possibles. L'intrusion incestueuse dans les rapports mère-fille constitue en particulier un événement dont on mésestime la fréquence et, conséquemment, les répercussions. L'importance biologique et psychologique de la mère dans le développement de l'enfant colorent l'inceste mère-fille de façon radicale. Dans la reviviscence du transfert, l'analyste, surtout peut-être si cet analyste est de sexe féminin, se trouve confrontée aux choix les plus fondamentaux de la vie du nourrisson : vivre ou mourir ; croître ou s'arrêter de croître. Et il devient alors urgent de saisir les composantes les plus archaïques de la toute première vie du nourrisson.

En présence d'un tel cas, l'analyste est forcé de s'enquérir des développements théoriques les plus complexes. Nous avons, quant à nous, largement puisé aux expériences de Renatta Gaddini qui insiste sur l'importance d'élaborer, dans l'analyse, un espace pré-transitionnel. Cet espace pré-transitionnel, toutefois, reste inutile, si l'analyste ne parvient pas, à sa suite, à devenir, pour l'analysante, un objet transformationnel au sens où l'entend Christopher Bollas : c'est-à-dire un objet offrant à la patiente de revivre les étapes du passage de la pré-pensée à la pensée, du concret au symbolique. Ces travaux nous ont aidé à développer une vision un peu plus juste des enjeux en cause. Mais nous mesurons, à notre tour, l'importance du travail qu'il reste à accomplir dans un secteur où peu de recherches, à ce jour, supportent notre exploration.

Pour en arriver à croire

Notes de travail sur un cas d'inceste mère-fille et ses implications sur la formation de l'objet pré-transitionnel

à Julien Bigras

Doris-Louise Haineault*

La plupart des textes psychanalytiques afférents à la question de l'inceste supposent que le passage à l'acte s'est déroulé entre un parent et un enfant de sexes opposés. Dans la plupart de ces cas, il s'agit d'ailleurs d'un inceste père-fille (voir, par exemple, les travaux de Julien Bigras). Or, ce n'est là qu'une des quatre virtualités mathématiques possibles. L'intrusion incestueuse dans les rapports mère-fille constitue en particulier un événement dont on mésestime la fréquence et, conséquemment, les répercussions. L'importance biologique et psychologique de la mère dans le développement de l'enfant colorent l'inceste mère-fille de façon radicale. Dans la reviviscence du transfert, l'analyste, surtout peut-être si cet analyste est de sexe féminin, se trouve confrontée aux choix les plus fondamentaux de la vie du nourrisson: vivre ou mourir; croître ou s'arrêter de croître. Et il devient alors urgent de saisir les composantes les plus archaïques de la toute première vie du nourrisson.

En présence d'un tel cas, l'analyste est forcé de s'enquérir des développements théoriques les plus complexes. Nous avons, quant à nous, largement puisé aux expériences de Renatta Gaddini qui insiste sur l'importance d'élaborer, dans l'analyse, un espace pré-transitionnel. Cet espace pré-transitionnel, toutefois, reste inutile, si l'analyste ne parvient pas, à sa suite, à devenir, pour l'analysante, un objet transformationnel au sens où l'entend Christopher Bollas: c'est-à-dire un objet offrant à la patiente de revivre les étapes du passage de la pré-pensée à la pensée, du concret au symbolique. Ces travaux nous ont aidé à développer une vision un peu plus juste des enjeux en cause. Mais nous mesurons, à notre tour, l'importance du travail qu'il reste à accomplir dans un secteur où peu de recherches, à ce jour, supportent notre exploration.

Un corps s'étale sur le divan. Mince, un peu fouillis.

Puis, de ce corps, en quelque sorte inanimé, une voix s'affaisse à son tour, une voix qui ne traverse pas l'espace.

J'éprouve¹ une étrange impression: comme si un filet de sons se maintenait au-dessus d'une bouche. Les sonorités restent liées les unes aux autres, soit, mais c'est comme si la trame sonore était faite de barbelés. Ou plutôt de caillots. De sorte que ce qui devrait être phrase devient une suite de syllabes inextricables.

* L'auteure, Ph.D., est psychanalyste à Montréal.

Elle marmonne, elle grommelle sans agressivité. Elle ne parle pas pour moi. Ni même pour elle. Elle est si habituée à ce qu'on ne l'écoute pas. Ne s'écoute pas elle-même. Elle est absence, surtout oubli.

Bien sûr, par devers moi, je tente de déchiffrer ce code. Pourquoi, par exemple, cette parole délaissée comme au désert, pourquoi l'oubli alors que, de toute évidence, le refoulement lui-même a failli? L'oubli peut-il se substituer au refoulement?

Ou, plus exactement, faut-il oublier à jamais ce que l'on n'a pu refouler? Faut-il donc, par voie de conséquence, que l'enfant soit objet de refoulement pour ne pas devenir, dans le désir, objet d'oubli?

Il n'empêche: je suis, aussi, dans mon fauteuil, absence, oubli. Hors-désir je suppose.

J'imagine les enfants désaffectés de Joyce McDougall.: sortes de taudis humains aux grands carreaux cassés, aux murs délavés mais que plus personne ne visite. Je me prépare des cafés, des tisanes. Je m'oblige à rester présente à elle. Je me jure que, cette fois-ci, dans l'enfilade des sonorités, je discernerai un sens; que cette entrevue-ci ne restera pas muette à ma mémoire, ou blanche à ma compréhension.

Pourtant, aussitôt qu'elle entre, je deviens une espèce de rien. L'absence est un sentiment que l'on éprouve. La neutralité de quelqu'un aussi. Le vide de l'autre ou de soi-même angoisse ou terrorise. Avec elle, c'est différent: mon «Je» n'existe plus. Je deviens débile, incapable de lier quelque idée, d'éprouver quelque émotion. Comme elle, dans son appartement, ma tête, quand elle est là, s'endort. Ne se nourrit d'aucune idée. Anorexiques, autistiques, toutes deux, peut-être, nous nous laissons mourir.

Elle m'entraîne dans un état où je ne vis plus. Je n'attends même plus un changement. Envahie par l'histoire, j'en arrive, comme elle, à m'effrayer des horreurs d'une vie familiale qu'elle avait déjà nommée «sans queue ni tête». Comme son premier rêve «des chats sans tête». Je peux narrer les somatisations les unes après les autres. Dans tous leurs détails. Sans pourtant rien comprendre.

Ses récits n'habitent nulle psyché. Ni la sienne ni la mienne. Elles servent à peine à tisser un fil précaire. Une communication à la Ionesco: une cantatrice chauve nous relie à heures fixes, trois fois la semaine. Les narrations nous ouvrent un spectacle d'horreur, de sexualité, de pornographie: de perversion. Elle les récite comme un roman lu dans l'autobus, par ennui, ou par distraction, peut-être.

Où est-elle? Que fait-elle? Elle ne se pose pas la question. Comme si le récitatif remplaçait les émotions, les vécus, les douleurs, les désirs, les regrets.

Elle est hors de son corps. Et je suis hors du mien. Elle est à son spectacle. Et je suis spectatrice de cette tragi-comédie. Les acteurs, nous ne les connaissons pas. Nous ne savons que ceci: nous n'en sommes pas. Je n'existe pas. Pendant un long moment, personne ne va plus la voir à

son appartement, encore moins en son lit, seul lieu où elle dépose son corps entre les séances. Elle geint. Se laisse enfouir dans la détresse. S'en compose une sorte de cocon paradoxalement ouaté.

Malgré diverses interventions, des reflets, des synthèses, des reprises en compte des dernières verbalisations, j'ai le sentiment de ne pas intervenir. Ou, alors j'ai l'impression que toute intervention est à côté, a priori. Ratée d'avance. Déviée, détournée. Nos corps — seuls lieux discrets d'interaction innommée — restent inertes et en cela se répondent. Elle ne se lave plus. J'ai, pour ma part, abandonné de m'éclaircir l'esprit, de clarifier mes idées. Ses mots sont un chaos où l'on discerne, de temps à autre, l'image d'une terreur nocturne désavouée. Je me laisse engloutir dans le noir, dans l'in-espoir, dans l'immobilité de tout. J'imagine que ce qu'elle vit est insoutenable.

Son repli sur elle-même ainsi que le mien évoquent Bion et les attaques qu'il décrit contre le lien. Pourtant, cette métaphore, ne coïncide pas avec l'éprouvé qui m'habite. Pour qu'il y ait attaque, il faut au moins qu'il y ait lien. Or, rien n'est moins certain tant toute relation est désavouée.

Il m'advient de la déclarer psychosomatique. Sans fantasmes. Ou sans représentation. D'importantes manifestations viscérales justifieraient amplement une telle proposition. Cependant, c'est surtout en termes transférentiels que j'ai du mal à établir le sens de mon intervention. La situation est une sorte d'imbroglio où les identifications projectives s'entrecroisent sans fin. Sans mot. Sans terme. À deux doigts de l'agir. À la limite du représentable. À deux pas, surtout, de la mort...

Transfert mortifère; contre-transfert de mort

La clinique des extrêmes nous confronte à un ordre de la pensée qui nous trouble nécessairement. Ainsi, cette patiente, se laissant mourir, se déroband à toute attache, ne me demandant qu'une seule chose, c'est-à-dire de l'oublier, m'entraîne dans une hypothèse qui ne m'apaise aucunement. Cherche-t-elle en effet à se conformer au désir qu'elle s'évertue à m'inspirer? Auquel cas la situation serait fort complexe, puisqu'elle me réclamerait de la haïr et de souhaiter la voir disparaître pour se plier ensuite à cette demande insolite. Pourtant, c'est là que me conduit le matériel, comme on l'appelle. Mon souhait de la voir disparaître dans l'oubli fait partie, par le biais des multiples identifications projectives dont mon cabinet est devenu le théâtre, du scénario étrangement vivant de cette mise à mort constante.

Cette absence de contact entre elle et moi répète ce qu'elle a vécu dans son enfance. Nos Inconscients fermés l'un à l'autre, reproduisent la relation de la petite enfance. La mère n'a pas établi de relation avec sa fille. Je vois, j'imagine la mère geignant, marmonnant tout ce temps comme la patiente. Elle ne devait pas voir son enfant tout comme je ne

vois pas, n'entends pas, cette patiente malgré ses plaintes, ses gémissements presque à l'état animal. Je veux me forcer à faire du «holding», du «handling» en séance. J'en suis incapable. Perdue, projetée dans un état vague, à l'extérieur de moi dès que nous sommes en présence.

C'est ce rapport présence/absence que devait lui faire vivre la mère. Son transfert m'invite à la laisser à peine exister. Je me sens déjà «bonne» de la voir physiquement, de l'entendre phonétiquement. J'arrive à me persuader que, dans son cas, cela probablement suffit. Qu'elle ne pourrait en prendre plus, de toute manière. Ce contre-transfert si inhabituel m'alerte à l'inexistence de son moi et de ce que la peau comme représentation psychique émerge des jeux entre le corps de la mère et le corps de l'enfant et que c'est la mère qui, charnellement, reçoit les sensations et les émotions du bébé.

Je ne réponds presque plus. Le corps de la patiente, ses sensations, ses émotions n'existent presque pas. Une partie de moi est syntone avec elle tandis que l'autre cherche sans trouver. Elle pense rejoindre mes attentes en se fusionnant et en m'offrant ce corps mourant. Elle ne connaît que ce genre de lien ou plutôt de non-lien. Je répète la mère morcelée, impuissante, débordée, et elle réitère son inexistence et, n'eût été sa tentative de suicide, je crains bien que nous ayons pu en rester là, ma foi, éternellement.

La venue à l'existence

Nous en sommes là de cet acharnement à l'effacement, de cette obstination à ne pas exister lorsqu'elle me déclare: «Il faut que je continue à me détruire, à faire pitié sinon quelque chose va arriver». C'était tout juste avant cette tentative de suicide qui m'oblige à intervenir auprès de l'hôpital où elle se retrouve. J'existe subitement. Elle aussi. «Il me fallait faire ça, vous comprenez» me dira-t-elle. Elle a feint de se donner la mort pour recommencer à vivre et espérer². La scène reproduit ce qu'elle a fait, petite, à un an quand, promise à la mort, délaissée de sa famille, elle s'est mise à investir les infirmières. Mais surtout, cet agir intervient comme une mémoire enfin érotisée dont la fonction est de nous faire saisir, à elle autant qu'à moi l'enjeu de cette non-vie de désespoir.

À compter de ce moment, mon inexistence, peu à peu, se meut en corps soignant. Ses somatisations prennent un certain sens. Le séjour à l'hôpital, écourté, elle se rêve disant les nouvelles à la télévision — on ne voit en fait que des sérigraphies noires et blanches — c'est le début de l'existence, de son existence, vue comme objet inanimé, terne. Elle a obéi au désir de la mère mais, en temps, l'a défiée et a survécu. Une autre trame nous relie. Elle exprime d'abord une peur de m'avoir déçue en commettant cet acte. Dès lors, s'installe une peur d'être abandonnée,

rejetée qui, je crois, la force à se conduire comme un robot. Elle est parfaite, gentille. C'est la nouvelle forteresse qu'elle érige pour que je ne la rejoigne pas. Mais, du même coup, l'autre n'est plus tout à fait désavoué. Aliénation extrême, soit. Mais élément précoce d'altérité néanmoins.

Le corps de l'analyste se réveille, devient plus réceptif. Et Mlle Soma m'explique qu'elle a maintenant besoin de moi, que son corps malade est une façon de se relier à la mère, une façon qu'elle et sa mère ont eue d'éviter et d'appeler la mort. Elle a donné son corps à sa mère. De fait, dans le transfert, ce corps rempli de maladies m'empêche de penser à elle comme personne, comme femme. C'est bien ce qu'elle veut, pour éviter la compétition entre nous: pour que nous soyons fusionnées l'une à l'autre.

Assurément, ce qui vient à l'esprit est ce fantasme de fusion précoce entre mère et enfant. Sorte d'indistinction des corps cloaques revécue dans le lien transfert/contre-transfert. Et, sur le plan clinique, j'ai de bonnes raisons de croire qu'en effet, elle a donné son corps à sa mère.

Cependant, ce don est loin d'être gratuit ou inoffensif. Car, en même temps, par ses maladies multiples, elle se pourrit le corps, se le mutile symboliquement pour retrouver cette facette du corps de sa mère qu'elle a le mieux connu: c'est-à-dire le corps rongé par le cancer de sa mère.

Tout ce temps, le récit de ses maladies diverses a visé à tisser un lien fusionnel entre nous. Quand j'annule une séance, ou que j'ai la voix rauque, elle s'empresse de me demander si je suis malade. Notre lien dans le transfert: deux corps fusionnés dans la maladie, voire dans la pourriture fantasmatique, côte à côte. La parole, les émotions n'existent pas. N'existe que cette mésalliance dans le trépas. Être malade, c'est peut-être une façon de ne pas mourir. Se suicider, c'est peut-être se débarrasser de son corps malade. Elle me parlera dorénavant de son corps machine, de mon corps machine: de l'impossibilité d'une autre sorte de lien. Ses narrations consistent à cacher le vide qu'elle ressent profondément en elle. Son corps malade se pose comme un écran. Ses maladies tiennent lieu de barrière pour ne pas que j'atteigne son intérieur vide, vidange tout en étant «moyen primaire d'échange» (Anzieu, 1985, 12).

Le passage à l'acte suicidaire m'a obligée à téléphoner à l'hôpital. Dans l'enfance, vers un an, elle a été atteinte d'une maladie contagieuse et, à l'hôpital, elle a mis tout son espoir et son amour du côté des infirmières car personne de sa famille ne venait la visiter sauf son père. Dans ce passage à l'acte, elle agit son conflit: celui de la mort qui la ronge en même temps que l'habite l'espoir de survivre. D'un côté, elle rejoint sa mère morte et, de l'autre, elle transgresse. Dans cette survie,

dans cette transgression, elle s'agrippe à moi pour lutter contre cette partie reliée à une mère mortifère, psychologiquement incorporée.

La question, face à l'entreprise néanmoins suicidaire, reste celle de savoir comment nous nous rejoindrons au-delà de l'hermétisme transférentiel antérieur. Est-ce que la brèche ouverte par la mort soudain possible suffira à relier nos deux impuissances?

L'enfant au sein de la mère qui en est enceinte est signe d'un possible; mais que faut-il, au juste, pour que de cette relation amniotique se dégage éventuellement un échange d'êtres et de différences?

Tout se passe comme si l'on pouvait, à l'infini remettre au lendemain la tâche de nommer l'être en son narcissisme; la fille en son sexe. La relation que j'en fais indique à quel point, entre «elles» la fascination du «même» peut empêcher, emmurer, emprisonner l'élaboration du soi, sinon du soi sexué.

Au temps de la symbiose, j'aimerais autant dire de l'amniotique, tant cette image de l'amnios décrit à la fois l'être dedans mais aussi bien l'isolation mortifère, au temps de l'amniotique, donc, nous avons partagé une même peau, vécu dans la proximité trompeuse d'une même membrane. Faut-il toujours que la fille se suicide en quelque sorte? tue l'emprise maternelle et dénonce le mensonge pour qu'émerge l'identité?

Dans le cas qui nous occupe, c'est clairement Mlle Soma qui a déchiré cette enveloppe fallacieuse. Elle a posé ce geste paradoxal quand elle a pu croire enfin que je l'aiderais à se séparer. Quand elle a pressenti que je pouvais envisager son échec. Ou tolérer son besoin de mourir à moi-mère.

Peut-on conclure de là qu'elle compte sur moi pour fournir une écorce à son noyau? Qu'elle envisage enfin d'abandonner sa peau de souffrance physique et psychique? Dans la cure, ses pensées, par la suite, fuient moins. Elle contient de plus en plus certaines élaborations fantasmatiques. Cherche une enveloppe à ses contenus. Ne se vide plus constamment de ses productions psychiques. Le constat, cependant, nous conduit à une limite. À la dérive du transfert, il transparaît que la mère l'a vidée narcissiquement de ses contenus c'est-à-dire utilisée pour ses propres besoins et n'a, d'aucune manière, pu lui fournir un modèle utile de contenance.

L'absence d'une transformation de l'amnios en une membrane plus autonome, mais du même coup plus perméable³, en un moi-peau, selon l'expression de Didier Anzieu, l'a empêchée, jusqu'à la tentative de suicide, de contenir son narcissisme. D'élaborer un idéal du moi, Nulle agressivité, en conséquence, ne peut prendre racine, faute d'une identité élémentaire qui permettrait la mise en place d'un lieu pour exister, pour croire. Le sexe-fente, trou, vide absence, de la fille paraît souvent

propice au maintien de cette limbe prégénitale ou pré-identificatoire. Comment, en effet, dans l'apparente désillusion du sexe intangible, la mère, surtout si elle-même ne croit pas au possible de l'utérus, peut-elle inviter sa fille à y croire?

Christopher Bollas rappelle fort à propos que le psychanalyste, dans ces cas où la régression est intense, peut faire revivre au patient la trace de la toute première expérience objectale. Ici, Mlle Soma m'a fait comprendre que sa mère n'avait pas été présente psychologiquement, qu'elle n'avait pas eu de relation avec son nourrisson. Mlle Soma avait donc avec moi un comportement de nourrisson pensionnaire: habillée, logée, nourrie, mais néanmoins abandonnée, malade, et surtout incapable de pleurs ou de cris. Ce n'est donc que peu à peu qu'elle a pu retrouver en moi un objet transformationnel: un objet qui transforme quelque chose à l'intérieur d'elle au niveau le plus somatique, le plus archaïque. Parce que «mes soins» ressemblaient aux soins que la mère prodigue à l'enfant. Ma voix, la tonalité des interprétations, l'accent mis sur l'activité fantasmatique, le divan qui «maintient» le corps, le rythme régulier des séances, la scansion des présences, comme les échanges premiers, de peau à peau, ont contribué à faire de moi pour elle un objet transformationnel. Un objet qui supporte et encourage la transformation possible. L'analyse est importante pour reproduire cette situation de nourrisson, laquelle permet au patient très régressé de se former une enveloppe pré-transitionnelle (Gaddini, 1986), et ensuite, grâce à la constitution d'objets transformationnels (Bollas), un monde transitionnel (Winnicott) puis enfin une autonomie (Mahler): bref, de reprendre, depuis leur origine, les étapes normales de la vie.

Croire

C'est ainsi que cette patiente a développé toute une thématique autour de «J'avais peur que vous ne me croyiez pas». C'était pourtant elle qui n'a cru ni à la «vérité» de son histoire ni en sa possibilité de changer. Le croire est un élément de base chez ces analysants qui, dans un premier temps, ont tendance à se voir condamnés et habités à tout jamais par ce vide angoissant. La rupture de notre peau commune a introduit une demande d'aide: la ré-émergence d'une foi enfouie dans le «médicament» que je pouvais incarner, et donc un espoir réel de changement.

Sans cet espoir, je ne peux rien faire. Elle non plus.

La question qui se pose, à la fois technique, théorique et clinique est celle de savoir par quel chemin l'on peut, si c'est possible, détourner la mort de ses fins? Du refus de croître de certains enfants à la logique immuable de certains autismes précoces, l'inquiétude est la même. Peut-on ressusciter, à la limite, celui qui souhaite le trépas de la vie de relation? L'apathie, en d'autres milieux, des grands malades schizo-

phrènes, est-elle une mise en scène comparable de l'ultime protestation contre le trop stimulant de la vie, contre le trop provocant de la lumière ou du son?

À cette question, il est peu de réponses consignées. À moins de retracer, dans l'enfance, et alors dans la toute première enfance, une source d'espoir enfouie, toute résurrection est improbable. La patience que j'ai pu démontrer à l'entendre ou à tolérer un certain temps ses dérives sans illusions a pu constituer un relatif holding. Mais c'est, selon toute probabilité, un respect tendre, resté caché, de son univers précoce, qui lui a permis de retrouver un espoir enfoui, encrypté au fond de son enfance, déposé là peut-être par la gardienne qui se prénommaît comme moi, ou par le père qui lui construisait des maisons ou la visitait seul à l'hôpital. Puis, plus tard, par cet amoureux tendre, cet Ulysse, ce troubadour courtois de la Renaissance dont elle parle parfois. Qu'elle revoit même à l'occasion.

La fusion du début a bien sûr été suivie d'autres moments fusionnels durant les périodes de régression. Mais le premier sentiment qui m'a envahie après la rupture de notre peau en continuité en aura été un d'inquiétude. Non que je n'aie jamais été inquiète d'elle antérieurement. Au contraire. Mais, tout à coup, elle me signifiait son existence détachée, potentiellement autre. Mon inquiétude la faisait sujet. Ou, à travers ce grand semblant de fracas, elle réclamait son existence divise.

Ce sentiment est venu mettre un sceau sur le début de notre mise à distance. En même temps que, il faut bien le souligner, cette mise à distance a suivi une période de confusion intense. Probablement indispensable. Cette inquiétude, d'ailleurs, c'est peut-être celle du médecin, de l'infirmière tant investis à l'hôpital de son enfance au moment où elle a assumé le risque d'éprouver une pulsion d'attachement.

Ne commence-t-on pas par croire avant de penser? Par envisager le changement ou la substitution avant d'oser le deuil? Cette réflexion m'explique, à ce moment, le changement subit de sa personnalité: jolie, liante, heureuse de vivre. Je veux comprendre plus à fond, tout de même notre virage.

C'est à la relation mère-fille qu'il convient ici de revenir car c'est là que s'élabore, dès le départ, un espace, fut-il fragmentaire, de croire éventuel. Dans la relation amniotique, chacun des partenaires porte l'autre en son sein et lui offre illusion de relation cependant que la membrane qui les sépare les isole à jamais l'un de l'autre.

Espérer

L'accouchement, la rupture de la «poche des eaux» la «délivrance» ne peut, en dernière analyse, se produire qu'à la condition que l'un ou l'autre entreprenne d'espérer, en dehors de l'amnios ou de l'emprise

narcissique qui lui succède, un espace virtuel possible. Espace de contact dans le mouvement, la liberté d'imaginer, l'autonomie d'élaboration.

Dans le contre-transfert ici relaté, je ne peux plus penser. Tout comme Mlle Soma ne peut guère penser. L'une porte l'autre cependant comme un fœtus en cavité amniotique. Dans cette relation, je n'arrive pas à croire ou croître, faute d'espace, tout comme l'analysante, fascinée de l'emprise amniotique, n'arrive pas à croire, faute du même espace. Quand tel espace n'existe pas, c'est la faillite du devenir. Chez Mlle Soma, cet espace, celui du possible, n'avait aucune existence.

L'on mesure dans une pareille organisation, la soumission totalitaire à une mère mortifère. Destinée à la mort, Mlle Soma ne soigne pas son corps. En a-t-elle seulement un, dans le fantasme? Le contraste est remarquable de cette situation à ce qui se déroule après la tentative de suicide. Il ne s'agit en aucun cas d'une sexualisation instantanée. Mais son corps se détend. Elle cherche à retrouver ce qui lui fait défaut: un corps-à-corps charnel, une union soyeuse de chair, de sang deux corps qui se parlent, qui battent au même rythme. Ce contact aurait dû se produire dans son enfance. C'est peut-être ce qu'elle a tenté, une première fois, d'établir avec les diverses infirmières lors de son hospitalisation infantile.

Car, c'est ce qui semble le plus clair de cette histoire, on ne se sépare pas de sa mère si l'on n'entrevoit pas, dans un ailleurs quelconque, un surcroît de jouissance possible, mais, aussi bien, une contenance plausible à ce nouveau surcroît. Nul n'accepte a priori les limites du corps. Les manques, l'absence, la castration ne se vivent pas spontanément. Sans préavis. Ils ne peuvent jamais être que l'effet de ce qu'on nomme la maturation, l'apprentissage. La peau, signe manifeste du contour de ce corps s'investit donc dans la mesure où ce contour est lieu de représentation d'une enveloppe enveloppante. Dans le mouvement qui suit la tentative de suicide, Mlle Soma entreprend une série de massages. Elle reprend possession de sa peau comme surface de contact. Ce que je ne vois aucunement d'un mauvais œil: car c'est là sa manière de mettre un baume sur ses multiples plaies corporelles et psychiques. Ce faisant, elle accepte en effet que cette enveloppe corporelle soit, plus que simple carapace, surface d'échanges. Chez moi aussi, elle assume de tout nouveaux risques, côté psychique: dans la texture de la parole ou de la voix, nommément, qu'elle endosse de moduler de façon plus vibrante.

L'espoir et l'objet pré-transitionnel

Renatta Gaddini (1986), qui a fait cinquante ans de recherche sur le nourrisson et l'objet pré-transitionnel, a tenté de saisir dans divers

textes le rapport de l'enfant au tissu. Selon elle, le mois de naissance influe l'adulte dans ses choix de tissus. Pour ceux qui sont nés en été, la soie (soi), le lin ou le satin apparaîtront comme des choix naturels. Pour ceux qui sont nés en hiver, la laine, et le velours iront «de soi». Extensions du corps en même temps que barrières protectrices par rapport au contact direct avec ce dernier, ces enveloppes auraient valeur de métaphore: de mises à distance symbolisatrices et préhensiles par rapport à l'objet initial. Il en va de même, ce me semble, de divers objets partiels rattachés au corps premier de façon à peine indirecte. Ainsi, pour Mlle Soma, ce tissu semble ici être ma voix. D'ailleurs, la voix n'est-elle pas, à sa manière, l'enveloppe sensuelle des concepts-mots que l'on énonce? En même temps que l'une des métaphores les plus charnelles de cette abstraction-son qui devra éventuellement devenir signifiante?

Le travail analytique, dans ces circonstances, en effet, ressemble on ne peut plus à la recherche de l'objet pré-transitionnel (Goldstein, 1984). C'est-à-dire à l'exploration première du soi corporel dans le corps de l'autre-mère offert à la réciprocité de l'exploration élémentaire. C'est ce roc relationnel premier qui, par la suite, fournira l'espace propice à l'élaboration transitionnelle où alors elle pensera en l'absence de l'autre, imaginera, jouera de l'abstraction ou du symbole.. L'échange qui fut d'abord le nôtre fut bi-amniotique. Sourd, fermé, à la dérive d'éléments concrets bêta⁴, somatisants. C'est ce passage au croire, à l'espoir du sein éventuellement réceptif qui marque l'espace pré-transitionnel (Gaddini, 1986) où se situe Mlle Soma. Tout comme c'est ce passage au croire qui lui fait prendre plaisir à la modulation jusqu'à ce jour absente de sa voix. Elle prend en quelque sorte le risque d'habiter cette voix comme un tissu vivant. Pour la première fois, elle parle dans l'espoir d'être entendue et non dans un contexte de simple auto-érotisme. Sa voix communique les premières modulations d'un monde interne. Sa voix, aussi, souhaite le lien avec le milieu.

Pour éviter cette relation, ce risque de surcroît, elle avait, au contraire, édifié jusque là une relation de vide à vide pensant bien que c'était cela, une relation de contenant à contenant. «Ne pas être un fardeau. Ne pas être de trop. Ne pas se plaindre. Ne pas être agressive. Offrir ses bons souhaits». Se lever, s'allonger, dire bonjour, fonctionner «sur le pilote automatique» comme la sœur effacée ou comme l'enfant obéissant, insensible.

Pourtant, le fait même d'être une patiente aussi parfaite constituait, aussi, à un autre palier, une lutte contre l'envie et le vampirisme. Ce maintien d'un écart, aussi tranquille qu'on le prétende, atteste de l'absence d'un éprouvé de gratitude. Il reflète une relative hostilité qui n'est pas sans rapport avec la difficulté première à se représenter l'absence, le manque de lien, le No-Thing dont parle ailleurs Bion. Cette volonté

obsessive qu'il ne se passe rien, en d'autres termes, témoigne à sa manière, de la crainte qu'il ne se passe trop de choses. Ce vide est une défense contre le trop plein, entre autres contre le trop plein de rage. Le vide et le Non-Être manifestent la lutte contre l'envie.

Dans une telle position, elle est celle qui ne voit pas tout ce qu'elle voit. Celle qui n'entend pas tout ce qu'elle entend. Un souvenir le confirme: adolescente, sa sœur fait l'amour dans le lit juste à côté d'elle avec un garçon. Ni l'une ni l'autre ne relèvera l'événement. «Il y a un sexe pour deux» (McDougall, 1982).

Entre nous aussi, il y a en quelque sorte un sexe pour deux.

Dorénavant, ma Lol V. Stein⁵ (Duras, 1964) veut la place de Tatiana. Elle cherche à avoir un sexe à elle toute seule, un corps en propre. Elle confie son corps verrouillé à des spécialistes. Tous ces corps de femmes autour d'elle la touchent, lui donnent ce qu'elle n'a pu obtenir dans son enfance: un corps à corps, un espace de présence à présence, de femme à femme. Ou, comme le suggère le propos de Gaddini (1986) sur le tissu, un lieu intermédiaire qui permette de métaphoriser l'en-dessous apeurant. Elle remarque ma présence, entend mes intonations, mes soupirs, mon rire. Elle s'enthousiasme, se fâche, claque la porte, sourit, boude. Ses sensations cénesthésiques, ses émotions intérieures font surface. Même si ce n'est pas sans à-coups, même si ce n'est pas sans ambivalence profonde, quelque chose de son désir d'origine émerge.

Elle peut dorénavant supporter une enveloppe narcissisante pour son corps tout en ne craignant pas trop ni mes attaques ni mon rejet, la désapprobation de la mère mortifère. En effet, elle se fait désirable; elle supporte avec plaisir d'être désirée alors qu'auparavant elle s'arrangeait pour «être laide car cela nous garde près des parents».

Elle se chargera de se contenir, de se démontrer ses capacités analytiques à travers des expressions telles: «J'ai réfléchi», «J'ai constaté». Elle m'explique son clivage corps / esprit nécessaire à sa survie infantile. Elle élabore, à l'aide de photos, de plans de la maison familiale, dessinés de sa main (objets transitionnels), le rôle de ses parents et de ses frères et sœurs. Comment l'espace relationnel aurait pu être amélioré. Chacune de ces percées l'amène à se rapprocher de moi comme contenant.

Piera Aulagnier (1984) signale, à ce propos, que la pensée naît du contact avec la peau. Et l'on peut croire que cette hypothèse se justifie par de nombreuses observations. Tout au moins en ce qui a trait à la vie du jeune nourrisson. À mesure que l'enfant vieillit, toutefois, la peau en tant que telle sera remplacée par ses succédanés: tissus, entre autres. Cette transition s'explique par la qualité trop immédiate de la surface cutanée. Le quantum d'excitation qui lui est associé est en effet, de

manière générale, trop intense. La pensée gagne à introduire, dans la représentation, une certaine distance. Distance que nous décrivons volontiers comme métaphorisante. C'est ce passage de la peau à ses succédanés que décrit en partie la théorie de l'objet pré-transitionnel. Tout comme l'intimité ne saurait se confondre avec la confusion, les objets qui font trace mais offrent parallèlement une certaine possibilité de distanciation paraissent ici plus propices à une telle appropriation de la relation. Cet objet pré-transitionnel prépare à son tour le terrain pour la mise en place d'un véritable objet transitionnel, c'est-à-dire dont le rapport avec le parent sera plus indirect encore.

Au moment des vacances, elle m'apporte des fleurs. Elle me réclame une enveloppe olfactive et esthétique mais, en même temps, elle décore ma tombe. À la dernière séance, elle associe sur un ton triomphal non dissimulé, sur ce Russe qui est mort en ratant son plongeon. Durant les vacances, je m'évade d'elle, à l'étranger, peut-être. Je me meurs à elle. Le thème de la mort est apparu clairement dans les semaines précédant mon absence. «Pourquoi changer, si on meurt tous à la fin?» «Comment les autres font-ils pour penser à la mort?» dit-elle, peu avant mon départ. La peur et le désir que je meure commémore sa hantise d'être condamnée à tout jamais à la souffrance. Son ambivalence se résume dans sa phrase d'adieu: «Oubliez-nous». Négation et début de différenciation. La mort représente la perte; la perte d'elle-même surtout. «Je voudrais laisser ma mère mourir au lieu de mourir avec elle, pour elle. Je me cramponne à vous pour qu'il se passe quelque chose».

Malgré le ton qui voudrait ajouter à cet adieu un air de banalisation, la circonstance me paraît dramatique. «Un sexe pour deux». Comme sa sœur, sans aucun doute, je fais l'amour avec mes autres malades. Ou je m'en vais le faire avec quelque compagnon de voyage!... Elle me regarde sans me regarder, elle entend sans entendre. Tout change. Lol V. Stein veut devenir Tatiana.

Le sexe dans la mort

À mon retour de vacances, pourtant, je l'écoute avec ravissement. Elle est le changement incarné. Toute belle (cheveux courts comme les «femmes»⁶), elle s'énonce clairement avec charme et volupté, et déclare sans ambages qu'elle désire lutter contre «cette partie d'elle attirée par la mort», pour plonger dans la vie. Moi l'analyste, j'ai plongé dans les vacances. Je ne suis pas morte. Elle plonge. Des hommes plongent dans sa vie, durant l'été. Elle rêve: Roland, Ulysse, David, Charles, Guillaume: le divorcé.

Je l'écoutais avec ravissement. Oui, médusée, enchantée, je l'écoutais sans rien comprendre, mais cette fois, j'étais transportée dans

une sorte d'illusion esthétique et sensuelle. J'étais, à mon tour, Lol V. Stein. À mon tour, inexistante et fusionnée dans le couple qui fait l'amour devant moi.

À mon tour, j'étais attrapée. À mon tour, je devenais objet de la séduction dans le silence: comme la sœur. À mon tour, j'avais réclamé, à ma façon, comme la mère qu'elle fasse l'amour ou qu'elle grandisse pendant la grand-messe⁷. Une fois de plus, elle avait repris le chemin des mêmes défenses bien rodées; elle m'avait bernée comme jadis elle avait berné les autres.

La voilà qui se pare de maquillage, de séduction. Elle veut séduire les hommes. Et elle séduit. J'assiste dans mon bureau à un défilé d'amants.

Elle me fait plaisir comme jadis à sa mère: il faut violer des hommes. En avoir tant qu'on peut. Les passer. «Se les enfiler». Le clivage est subtil. D'une part, il y a rêve relationnel. De l'autre, en pratique je veux dire, cette relation qu'elle offre est mortifère: elle s'impose lourdement à ses partenaires, fait intrusion dans le monde des hommes comme probablement elle a été incestuée et comme probablement sa mère a été incestuée.

Ces hommes, elle les voit pendant que je suis à la grand-messe, à d'autres séances. En même temps, ce qui se passe, je l'élucide dans les méandres du contre-transfert. Pour elle, en faisant l'amour avec des bons partis, des soignants en particulier, elle fait l'amour avec moi. Elle perd son identité (œuf⁸). Le scénario se répète à l'infini. En insistant sur une libération possible, sur une croissance plausible, j'ai repris à mon compte la démarche intrusive de l'enfance, je suis entrée dans son lit avec mes réflexions comme la mère à travers les images du miroir. En m'introduisant dans sa psyché, dans son monde intérieur, dans ses fantasmes. En parlant de sa sexualité.

Ce sont les travaux de Julien Bigras (1989, en particulier p. 25) qui m'ont fait comprendre cette partie transférentielle dans les cas d'inceste. Bien sûr, dénoncer «le criminel (ici, la mère) qui possède une emprise totale sur pensées et actes» et aussi «passer aux aveux et assumer la responsabilité de ce nouvel inceste qui unit désormais le patient et le psychanalyste».

Genèse incestueuse

Je comprends le lien avec la mère qui s'ingérait dans son vagin, dans sa vie sentimentale qui la contemplait, voyeuse, dans les jeux de miroirs qui contrôlaient ses moindres faits et gestes, surtout ses moindres déshabillages.

L'inceste, il est avec moi, comme avec la mère. Au rien du début, elle a préféré ce jeu pervers et sexuel avec la mère dans lequel j'ai à

mon tour été entraînée en servant de miroir à sa psyché et en éveillant le désir qui, pour elle, n'était «que du sexuel». D'ailleurs, ne peut-on pas imaginer que, la nature ayant horreur du vide, l'enfant préférera toujours ce qui lui est proposé à l'absence de toute relation?

En même temps qu'elle m'entraîne dans ce gouffre, elle m'apporte de nombreux articles sur tout ce qui se passe dans le monde de la psychanalyse. Je crois, un temps à l'élaboration d'une scène primitive avec mise en place de certaines hiérarchies et d'interdits. Elle a désiré sa mère; elle l'a eue, sexuellement. L'a prise au piège de son scénario. Mais, à travers ses divers propos sur le monde psychanalytique, elle me ramène à l'ordre, réclame le cadre, me remet à ma place, me demande de l'analyser. Un conflit se précise qui est source de travail.

Je me rappelle son adolescence, son corps asservi, sa mère qui l'incite à faire l'amour avec différents «bons partis» pour tomber enceinte et du coup, s'attirer un mari. Je me rappelle la maison vide, toute la famille à la grand-messe, et Soma, sacrifiée aux hommes désignés par la mère. Est-il seulement possible d'interpréter sans reconduire le trauma initial?

Mon contre-transfert bascule. Je suis donc dans le transfert la mère qui entretient la mort dans le corps de la fille, par son intrusion dans le corps de l'autre et par sa perversion. Julien Bigras souligne (1989, p. 17) la grande place de la mort chez ses patientes incestuées. Le matériel recueilli ici donne à penser qu'il en va de même dans les cas d'inceste mère-fille. Nous sommes donc confrontés à deux hypothèses explicatives. Selon la première de ces hypothèses, le mécanisme mortifère serait inhérent à toute situation incestueuse en soi. Et l'inceste mère-fille ne ferait en ce sens que reproduire ce qui a lieu dans l'inceste père-fille. Selon la seconde hypothèse, il y aurait, dans l'inceste père-fille, une composante maternelle intrusive qui serait responsable de l'emprise de la mort. On sait que, dans les cas d'inceste père-fille, la mère est au moins complice par omission. Certaines observations cliniques donnent à penser que cette complicité pourrait être plus active encore. Dans de tels cas, ou peut-être de façon plus générale, ce rôle maternel expliquerait possiblement la composante mortifère des tableaux cliniques décrits. L'inceste, donc, ne serait pas une réalité univoque mais, davantage, un événement complexe où la mère contribuerait de son emprise de mort. Quoiqu'elle ne soit pas vérifiée pour l'instant, nous avons tendance à favoriser cette seconde hypothèse. La fille, en effet, pire objet de l'emprise de la mère, ne voit plus, quel que soit le type d'inceste exprimé, que «la mort comme bouée».

Érendira (Marquez, 1977, p. 118) reçoit tellement d'hommes pour faire vivre sa grand-mère qu'elle dit un jour: «Je vais mourir». C'est rarement dans la gloire du transfert que se révèle la genèse des difficultés qui amènent à la consultation. L'identification qu'elle me demande

de soutenir dans son besoin de déchiffrer ce qui lui est advenu me réduit à devoir dire l'indicible, l'inavouable.

Je perds, à ce moment, l'ensemble de mes notes à son sujet. Mon acte manqué m'ennuie mais surtout m'inquiète. Faute de pouvoir refouler l'irreprésentable, faut-il qu'à mon tour je me voue à l'oubli?

Impasse libidinale

Elle a déjà évoqué «sa perte d'identité» au moment de la Résurrection Pascale quand sa mère a dévoré un œuf à elle, reçu en cadeau et gardé religieusement, évoqué aussi son morcellement quand sa mère a déchiqueté un chandail qu'elle adorait malgré son usure, son délabrement. Comme si sa «security blanket» avait disparu et qu'elle s'était retrouvée à découvert, à l'intérieur comme à l'extérieur, exhibant ses trous, ses cavités, son incohérence. Débordée également par un tel vampirisme maternel, par une telle mise en scène cannibale.

Hommes, idoles, médecins: tous ces transferts parallèles cèdent. Ses projections l'amènent finalement à les déclarer débiles, inadéquats, insécures, inhabiles à établir une relation. Ils «ont peur des femmes derrière leurs apparences de force», de cohésion. Ces bons «conteneurs» potentiels deviennent des «mauvais» conteneurs. C'est elle qu'elle perçoit en eux. Sa faillite. Son morcellement. Sa décontenance. Elle a peur tout à coup.

Il est vrai que l'on ne passe pas si aisément de l'univers narcissiquement clos de l'auto-érotisme quasi schizoïde à l'univers supposé ouvert de la relation d'altérité. Et, en ce sens, l'on peut tout à fait entrevoir ses diverses relations d'allure sexuelle comme autant d'écrans de projection de sa rage contre moi. Non seulement je fais intrusion et répète l'intrusion originelle; mais je lui réclame un sexe, c'est-à-dire une séparation. Ce n'est plus un «sexe pour deux». On est plutôt de sexe à sexe, dans la rage. Elle répète ce qui s'est passé avec la mère. Séduction, obéissance aveugle. Mais rage contenue. Dérision.

Assurément, le travail n'est pas négligeable puisque, du coup, s'introduit dans l'espace fantasmatique la notion d'autre corps. Pourtant, ce passage de la masturbation à la pratique de la sexualité duelle pose d'importantes difficultés. «J'en sais plus que vous, insistera-t-elle sur la nature de mon corps». Ce qui est vrai sans doute et marque une démarche de mise à distance.

Croire, c'est aussi pouvoir faire croire

La sexualité féminine est une pratique adulte, comme le dira Raquel Zac de Goldstein, de l'illusion et du leurre. Non qu'il s'agisse d'y mentir ou d'y duper, ce qui est en essence l'accroc de la perversion;

mais en ce sens que le croire de l'enfance initiale peut ici se transmuier en un faire croire, l'un étant impossible sans la préexistence de l'autre. Mlle Soma introduit la mort et l'emprise au lieu du leurre par crainte de l'envers du leurre qui est le maternel et le passionnel.

Ce que la femme adulte cache à l'homme tout en le lui révélant, c'est son côté charnel, évocateur de sa propre mère à lui. Il essaie de s'en tenir loin, de peur de trop l'aimer. Mlle Soma craint le maternel. Pour elle, mater et détruire se confondent. Dès lors, elle ne peut mater ses partenaires. Elle ne peut que se sauver dans une attitude contraire: donner des ordres, être phallique, cacher ses émotions.

Ce que la femme adulte sait faire, en présence de l'homme, c'est d'évoquer sa passion. Mlle Soma craint sa propre passion. Elle a peur que celle-ci soit débordée par l'emprise fusionnelle et mortifère de son enfance.

Dans l'évocation de sa passion, la femme crée un espace de leurre, de «faillir falloir», de jouissance, d'images. Mlle Soma échoue. Les partenaires fuient, faute d'espace. Les partenaires, en pareille circonstance, ne peuvent s'imaginer en relation avec elle: l'espace n'existe pas pour une réelle liberté de circulation des imageries.

Tyrannie et dénonciation

La lutte transférentielle se tyrannise. Comment aller vers l'autre, si l'altérité est mortifère? Se sentir persécutée pour se sentir vivante. L'origine de ce paradoxe, elle la connaît. Sa mère qu'elle a aimée, l'a voulue morte. Du moins, elle le croit fermement et cette croyance constitue la pierre angulaire de son inexistence. Elle dénonce sa mère: «charogne!» Elle aurait voulu attaquer, mordre ce mauvais sein, se venger de sa mère cannibale. Le chagrin est un bien qui appartenait à la mère, en propre. La petite fille devait sceller ses orifices, ses pleurs. Laisser à la mère le meilleur, le chagrin. Aujourd'hui, elle dénonce encore le «corset de fer» (de faire?) qui l'empêche de respirer. Elle l'a constitué pour se défendre de l'hégémonie maternelle. «Je suis une étrangère dans mon corps. Débranchée, vide, désarticulée. C'est à cause d'elle».

Et moi? Elle m'appelle au secours. M'imaginer là pour la veiller jusqu'à sa mort. Une mère mortifère de plus. Il semble qu'elle a multiplié les transferts parallèles pour éviter précisément cette intrusion. En raison de mon intimité avec son espace psychique, physique et humain, je représente cette mère qui l'attaquait jadis intérieurement. Surtout par mes interprétations sur ses désirs sexuels. Je m'introduis là où il n'y a plus de contrôle. Son moi-peau ne remplit pas sa fonction de pare-excitation. Elle craint que ce monde secret des pulsions qu'elle veut/doit garder caché, devienne visible aux autres, à moi, à elle. «Les

barrages qui cèdent, les barrières qui sautent, les digues qui s'effondrent» dans les rêves m'alertent du danger qu'elle encourt. Le déferlement menace. Dès que je nomme de l'excitation.

«Je m'acharne à détruire les sensations». En effet, les enjeux narcissiques mis de l'avant craquent. Les compliments volent de toute part. Elle n'en jouit pas. Les remarques tant attendues sur son changement la laissent mal à l'aise. Mes interprétations sur sa sexualité la choquent. Elle a honte d'elle. Son origine, elle la doit à la honte. «Je sais pourquoi on ajoute des enfants. C'est pour compenser la mauvaise conduite des aînés. Mais aussi sa mauvaise conduite à soi.» Son fantasme originaire attaque son désir de changer. S'individualiser. Oui mais, sa complicité avec moi ne peut s'instaurer que si elle est enfant ou malade. Elle recommence à «parler bébé» en séance pour être conforme à son fantasme de soumission. Elle s'est masturbée. A pleuré. S'est fait mal. Enfant, elle se touchait compulsivement le vagin. Résultat: une petite lèvre fendue, une infection urinaire. Aujourd'hui, une infection vaginale. Elle ne supporte pas le plaisir. Sa masturbation est mécanique et privée de tout sens. La tension de son corps ne s'abaisse pas. Au contraire, elle augmente. «L'angoisse de l'explosion de l'appareil psychique sous l'effet de la surcharge d'excitation l'emporte (Anzieu, 1985). Mlle Soma se masturbe pour se sentir exister, pour sentir les confins, les frontières de son corps.

Aussi, et surtout pour se venger de sa mère, pour se venger de son origine. Le mal l'a faite. Elle fera le mal pour conjurer les appels de la mère en mourance. C'est sa façon de la dénoncer. S'originer dans le mal et dans la mort, se poursuivre dans la vengeance et dans la dévoration du sexe mortifère. Son moi-peau (Anzieu, 1985), est au service de Thanatos, de la mère. Vise peut-être l'auto-destruction de la peau et du moi (Anzieu, 1985)? Les blessures qu'elle s'impose au vagin, à l'urètre et aux environs figurent des attaques du non-Soi (corps de femme) contre le Soi, ou du Soi non intégré contre le Soi. Son vagin: son arme. Elle se fait mal par là où on lui a fait mal. Sa mère n'a pas respecté un interdit primordial: ne pas toucher avec insistance son corps ou celui des autres car il serait débordé par une excitation qu'il ne serait pas en mesure de relativiser ou de satisfaire. La mère ordonne: couper les poils du pubis, coucher dans le lit de la mère, s'adonner à des caresses ambiguës dans ce même lit, des lavements aux deux jours, des «frottages» insistants du vagin à des fins soi-disant de propreté des déshabillages devant elle, des activités sexuelles avec les garçons choisis par la mère pour devenir enceinte en vue de mariage.

La réalité submerge son corps mais provoque la dénonciation de l'intrusion de la mère. Je compte sur un aspect transférentiel: celui qui m'appelle à l'aide et se souvient du respect. Mais je suis aussi parfois la mère intrusive.

Recours en tiers partie

Elle ne sait pas comment s'approcher de moi. Je ne sais plus qui je suis pour elle. Ce qui m'amène chez un collègue. J'introduis un tiers. Je crois que la pulsion d'attachement du patient peut stimuler cette même pulsion chez l'analyste. Pour assurer un meilleur «holding, handling», je nous mets deux. J'ai besoin de penser que nous sommes en moi deux parents (les parents réunis de Meltzer, sans doute). La mère n'était-elle pas aussi terriblement seule avec elle?

Un couple en moi peut s'installer. Le contenant, le contenu, l'homme, la femme; le père, la mère: pour faire butée à son chaos maternel, sa confusion infinie. Ce couple veut sans doute instaurer en elle ces instances nécessaires, irrévocablement liées, pour la constitution d'un moi. Formant couple avec mon collègue, j'élabore mon vécu de confusion et je recrée un espace manquant.

L'inceste⁹, on ne le dira jamais trop, actualise un fantasme de mort: dans le cas de l'inceste mère-fille, il reflète, en particulier, la rage de la mère contre le père. Par son biais, la mère non seulement dénigre à loisir le père disqualifié, mais elle conserve toute son emprise sur sa fille qui ne peut de la sorte devenir mère à son tour — n'en ayant simplement pas la liberté corporelle — et restera donc le plus souvent stérile.

Le couple Ulysse / Érendira

En musique de fond, s'élabore en moi un autre couple: Érendira et sa grand-mère. Ces personnages imprègnent ma relation à Soma.

Au début de l'analyse, Soma dort sa vie comme Érendira (Marquez, 1977, p.102) dort debout partout dans la maison de la grand-mère. Elle porte le corps de la grand-mère l'astique, le nettoie, le maquille, l'enjolive jusqu'à épuisement. Le corps d'Érendira n'existe que pour servir la grand-mère. Le corps de Soma n'existe que pour servir la Mort que j'incarne. Ses paroles se pulvérisent en cendres dans ma mémoire. Son corps gît dans la douleur. Je ne sens rien. Malgré tout, ce corps m'est donné.

Grand-mère transporte les ossements des Amadis, père et fils, dans ses périples, autour du monde (Marquez, 1977, p. 110). Elle côtoie la mort jour et nuit. Érendira aussi. Elle pensera mourir comme si c'était la seule façon d'obtenir une place dans la mémoire, les rêves et les délires de la grand-mère. Soma somatise, se lie à la «mourance» de la mère, espace investi par celle-ci comme si la fusion paradisiaque était possible dans la mort, les enfers de l'âme.

Soma / Érendira semblent parfois prèles à se nicher n'importe où dans un corps, ancestral, antérieur, même terrifiant pourvu que ce soit celui de la symbiose. Celui de l'illusion de l'amour éternel.

La fille ne donne-t-elle pas souvent son corps à une autre femme, mère, grand-mère? L'acquisition d'une nouvelle existence, pour une femme, trouverait son point charnière dans la reconquête de ce corps donné à la mère en souvenir d'une union paradisiaque en son sein. Retrouver un corps à soi, qui ne soit ni en miroir ni en complémentarité: voilà le défi pour toute femme.

Érendira, dans un geste inconscient, sans doute pour retrouver son corps à elle, met le feu à la maison de la grand-mère. Mademoiselle Soma brise notre peau commune, fait une tentative de suicide qui aurait pu nous tuer toutes les deux.

Cette cassure de notre enveloppe amniotique nous amène sur un terrain nouveau: celui de la contrebande. Érendira se prostitue pour nourrir sa grand-mère, pour payer sa dette, son désir de fuir l'appartenance à l'aïeule.

Soma enfila les amants pour nourrir les fantasmes inconscients de la mère, maintenir cette relation mortifère tout en clivant son corps de ses pensées, fantasmes, rêveries, lieux de fuite et lieux de vie.

Cette contrebande des hommes, cette entente entre mère et fille, est-elle aussi rare que nous voudrions le croire? Féminité et mort me semblent souvent liées, en ce sens que la mère supporte difficilement la vie, la vraie vie de sa fille. Son authentique libération. La fille ne prend-elle pas souvent des amants pour satisfaire les désirs inconscients de la mère tout en s'illusionnant elle-même sur la véritable liberté de son corps?

«Tu oserais la tuer?» demande Érendira.

Ulysse ne sait que répondre. Érendira s'explique:

«Je ne peux pas, (...) c'est ma grand-mère. (Marquez, 1977, 156)»

Ai-je posé cette question à mon collègue: «Allez-vous m'aider à tuer?» Je crois que nos rencontres ont permis d'élaborer Ulysse en moi, un Ulysse qui aiderait Soma à faire mourir / vivre sa mère en elle. Peut-être quelques analysants viennent-ils demander à l'analyste de faire ainsi mourir / vivre en eux une nouvelle mère pour ensuite reconquérir, comme Érendira, leur capacité relationnelle, leur liberté et leur autonomie.

«Elle continua de courir (...) au-delà des vents arides et des soirs sans fin et on ne sut plus jamais rien d'elle». (Marquez, 1977, 164)

Notes

1. Les retraits de marge indiquent un registre de réflexion à l'auteur. On pourra y apercevoir le travail du contre-transfert à peine modulé par la réflexion théorique.
2. En fait, elle a pris deux pilules, mais surtout, elle a demandé à sa meilleure amie de la conduire à l'hôpital en lui déclarant qu'elle venait de faire une tentative de suicide.

3. La physiologie nous rappelle à ce titre que la membrane cellulaire n'est ni imperméable ni poreuse mais capable de gérer activement les échanges avec le milieu ambiant, d'où son autonomie précieuse.
4. L'expression est utilisée ici au sens que lui a donné Wilfred Bion. C'est-à-dire d'éléments inertes de l'imagerie mentale qui sont présents dans la mémoire (morte) mais non encore assimilés à la cohorte des éléments actifs de représentation. Or, en face d'une situation nouvelle, seuls les éléments actifs sont mobilisables et utilisables. Les éléments inertes (bêta) se déposent comme les traces du traumatisme, encombrants par leur présence le processus de vivification de l'activité de représentation.
5. Dans ce roman étrange de Duras, Lol V. Stein poursuit de son regard inquisiteur un couple d'amoureux. Elle les observe tour à tour dansant, faisant l'amour, se querellant. La littérature offre peu de représentations aussi poignantes de la problématique de la scène primitive en rapport avec la personnalité narcissique ou les états limites.
6. Je m'étais fait couper les cheveux quelques mois auparavant. La relation transférentielle se transforme.
7. La grand-messe constituait, comme nous le verrons tout à l'heure, un moment de «complicité» entre la mère et la fille. Les parents allaient à la messe cependant que la fille devait «coucher avec des bons partis» que la mère lui avaient présentés.
8. Si l'œuf vous pose mystère, sachez qu'il me fut longtemps une énigme. C'est très souvent le cas en analyse et je n'ai pas voulu vous épargner ces moments d'incertitude. Nous verrons cependant un peu plus loin (voir: impasse libidinale) avec un peu plus de précision de quoi il retourne, puisqu'il s'agit d'un incident primordial dans le travail clinique de cette analytante.
9. C'est Julien Bigras à qui l'écriture psychanalytique québécoise doit beaucoup qui a le premier attiré l'attention sur la rage profonde qui fonde la démarche incestueuse. Entre autres, il a nommé la mise à l'écart inconsciente d'un parent par son partenaire supposé. Les remarques que j'introduis ici sur l'inceste mère-fille et en particulier sur la stérilité qui en découle peuvent être vues comme un prolongement de cette théorisation bigrassienne malheureusement inachevée.

Références

- ANZIEU, D., 1985, *Le Moi-peau*, Bordas, Paris.
- AULAGNIER, P., 1986, Naissance d'un corps, origine d'une histoire in *Corps et Histoire, Les Belles Lettres*, Paris.
- BOLLAS, C., 1987, *The Shadow of the Object*, Fabe Association Book, London.
- BIGRAS, J., 1989, *L'éthique du psychanalyste dans sa pratique avec les victimes d'un inceste paternel précoce*, Conférence présentée à la Société psychanalytique de Montréal, 12 janvier 1989.
- DURAS, M., 1964, *Le ravissement de Lol V. Stein*, Gallimard, Paris.
- GADDINI, R., 1977, Early determinants of self and object constancy, *Psychotherapy and Psychosomatics*, 28, 260-71.
- GOLDSTEIN, R. ZAC DE, 1984, The dark continent, *Int. J. PsychoAnal.*, 65, 179-187.
- MCDougall, J., 1982, *Les Théâtres du Je*, Gallimard, Paris.
- MARQUEZ, G.G., 1977, *L'incroyable et triste histoire de la candide Érendira et de sa grand-mère diabolique*, Grasset, Paris.

Summary

Most psychoanalytic literature dealing with incest holds the premise that the act took place between a parent and a child of opposite sex. Incidentally, most of these cases involve a father-daughter incest (e.g. research by Julien Bigras). However, this is only one of four mathematically possible combinations. For instance, we tend to underestimate the occurrences and, consequently, the repercussions of mother-daughter incest relationships. The biological and psychological importance of the mother in the child's development radically influences the mother-daughter incest. In the reactualizing of transference, analysts, especially if they are female, often find themselves confronted with some of the most fundamental choices in the life of an infant, such as to live or to die, to grow or to cease to grow. It then becomes crucial to understand the most primitive components of the infant's early life.

In such a case, an analyst must consult some of the most complex theoretical work covering the subject. The author, for her part, has greatly referred to the experiences of Renatta Gaddini, who insists on the importance of developing a pretransitional space during the analysis. This pretransitional space, however, is useless if the analyst is unable to follow it up by becoming a transformational object in the eyes of the patient, in the way described by Christopher Bollas: an object suggesting that the patient relive the steps leading from pre-thought to thought, from real to symbolic. Indeed, Bollas' research has allowed the author to develop a more accurate vision of what is at stake. At the same time, she was able to assess the amount of work still needed in that area of study, an area which, up to this day, offers only very little research to support the author's exploration.